

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 16 Mars 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

M. LEVASSEUR. — Les Néréides.

C'est au lendemain de la bataille d'Austerlitz, en 1805, que M. Levasseur débutait à Paris dans un opéra à peu près oublié depuis et qui s'appelait : *La Caverne*. — M. Levasseur est donc sans contredit un vétérán de l'art dramatique et lyrique. Que de succès dans cette longue carrière si brillamment parcourue ! Quelle moisson de couronnes et de bravos ! Il tenait le premier rang dans son emploi à l'Opéra au moment où Duprez et Nourrit, M^{lle} Faleon et M^{me} Stoltz y brillaient dans tout l'éclat et la maturité d'un talent incomparable. — C'était une radieuse époque que celle où Meyerbeer se révélait à la France par *Robert le Diable* et *les Huguenots* ! tout était jeune, beau et grand, et l'esprit, aidé par la magie du souvenir, peut seul se faire une idée de ce qu'était alors l'Académie impériale de musique. — M. Levasseur peut revendiquer une bonne part du succès obtenu par ces deux opéras, les chefs-d'œuvre les plus incontestés de Meyerbeer ; — il s'est incarné dans les rôles de Bertram et de Marcel, et parmi

les nombreux spectateurs qui, jeudi dernier, sont venus lui offrir le tribut de leur sympathie et de leur admiration, il n'en est pas un peut-être qui n'ait cédé au désir de voir et d'entendre l'artiste qui a laissé une si profonde empreinte de son passage sur la scène de l'Opéra. — Cette curiosité du public n'a pas été déçue. — On sait quel est d'ordinaire dans *les Huguenots* le succès de M^{mes} Rey-Balla et C. de Maësen et de MM. Bovier-Lapierre et Ismaël, nous n'apprenons rien à nos lecteurs en leur disant qu'en cette occasion, comme d'habitude, le succès ne leur a pas fait défaut.

Nous avons eu lundi dernier la première représentation depuis longtemps promise des *Néréides*. — L'habile maître de ballet, que notre théâtre peut à juste titre s'honorer de voir figurer au nombre de ses pensionnaires, a tenu à honneur à ce que chaque année de son séjour parmi nous fût marqué par une œuvre digne de prendre place à côté des ouvrages les plus importants de l'art chorégraphique.

Qu'on ne prenne pas ces lignes pour un éloge vulgaire et banal ; nous avons rarement vu à Lyon une mise en scène aussi intelligente, une composition aussi logique que celle des *Néréides*.

Il s'agit, comme dans tous les ballets, d'une histoire d'amour entre un humble mortel et l'une de ces gracieuses créations dont les mythologies grecque et scandinave ont peuplé poétiquement l'air et la terre, les eaux et les bois. — Rodolphe, l'étudiant, a entrevu par hasard Naïs, la jeune Néréide ; il l'aime, il en est aimé, et après quatre tableaux suffisamment remplis de danses et de mouvements, de larmes et de joie, de crainte et d'allégresse, Rodolphe, frappé par la main d'un rival, meurt, et pour poursuivre encore son rêve d'amour, il se jette dans le lac où vient de disparaître la jeune Néréide. — Mais Rodolphe n'est mort que pour la terre ; il se réveille sous les yeux de la Néréide pour vivre une éternité d'amour et de bonheur.

La musique du nouveau ballet est due à M. Jules Ward, un compositeur qui ne peut manquer de réussir ; elle se distingue par de réelles qualités. Les mélodies y abondent et le rythme en est assez entraînant.

S'il nous fallait parler des danses et de la manière dont elles ont été savamment réglées par M. Justamant, l'éloge serait intarissable.

Nous y avons remarqué une foule de pas nouveaux pleins d'originalité et qui témoignent

FEUILLETON.

DEUX RIVAUX.

I.

BRŪILLE ET RACCOMMODEMENT.

J'étais à Navarin, à bord de la frégate la *Calypso*, que commandait M. Lalande, peu d'années après le célèbre combat auquel cinq flottes avaient pris part dans ses eaux. Des ancres, des canons, des carcasses de navires jonchaient encore le fond de la mer ; mais le canon ne réveillait les échos du rivage que lorsque notre commandant faisait tirer d'inoffensifs boulets contre les rochers pour exercer ses canonnières. Il n'y avait sur la rade, avec la *Calypso*, que le *Rhinocéros*, informe gabarre qui avait la réputation d'être la tortue la plus paresseuse de la flotte. Or, Navarin est un pays qui offre peu d'attraits. Un jour que l'on

m'avait envoyé à terre avec une partie de l'équipage, je trouvai qu'on s'y ennuyait prodigieusement, et quelques matelots, qui pensaient sans doute comme moi, ayant eu l'heureuse idée de louer des chevaux pour aller à Modon, petite ville située à deux lieues de là, je fis comme eux.

Les chevaux que nous nous procurâmes, aussi maigres que s'ils n'eussent été nourris que de soleil et de parfums, bien qu'on leur donnât quelquefois des bottes de paille et de roseaux, et même des poignées de thym et d'autres plantes aromatiques, ces chevaux étaient extrêmement dociles, et eût été le calomnier que de les supposer capables de prendre le mors aux dents.

C'était, du reste, fort heureux pour nous, dont la plupart n'avaient encore enfourché que des vergues. La cavalcade se mit en marche avec assez d'intrépidité cependant.

Il est peu de spectacles aussi curieux que ce-

lui d'une troupe de marins à cheval, et l'on ne saurait rien imaginer de plus original et de plus burlesque. On voit là des poses fabuleuses. Presque tous, croyant que les chevaux se gouvernaient comme des navires, tiraient la bride du côté où ils ne voulaient pas aller ; et comme nos montures étiques trébuchaient à chaque pas dans un chemin rocailleux et inégal, ce n'étaient que cris de terreur, contorsions, grimaces et rires bruyants.

Le principal personnage de la bande, celui qui marchait en tête et se tenait le moins mal, était un nommé Estampe. Notre frégate n'avait pas de meilleur plongeur. Les plus intrépides pêcheurs de perles et d'éponges eussent envié son habileté dans l'art difficile et dangereux de se mouvoir sous le froid niveau des eaux et d'explorer le fond des abîmes de la mer. C'était du bout de la vergue de grand hunier qu'Estampe se jetait ordinairement à l'eau, lorsqu'on faisait baigner

d'une étude approfondie de la matière et d'une patiente recherche. Mais ce que l'on a surtout admiré, c'est au premier tableau le pas des Néréides sur le lac, et la redowa du deuxième tableau. — Le troisième tableau tout entier a soulevé d'unanimes applaudissements, et je ne sais ce qu'il faut y louer le plus, la mise en scène ou la danse. — Il y a là un pas intitulé : *Pas de la Fortune*, où M^{me} Dor accomplit des merveilles inouïes de grâce, de force et de science.

C'est à M. Devoir que revient tout entier l'honneur du quatrième tableau. — La grotte des Néréides sous le lac, toute brillante de cristal, de pierreries, de coraux, de coquillages entremêlés de fleurs marines et profilant dans l'azur lointain ses voûtes immenses soutenues par des piliers de stalactites, offre le *nec plus ultra* de la décoration.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. Bardou : — *La Tour de Nesle*. — *Chamarin le Chasseur*. — *Le passé de Nichette*.

La croyance à la métempsychose a cela de bon qu'elle permet de regarder le crime comme n'étant qu'un accident dans l'humanité; — ainsi il y aurait eu dès le commencement un certain nombre de scélérats dont la vie se serait renouvelée à travers les âges. — Pour ma part, je ne verrais aucune difficulté à admettre qu'une fois morte, Marguerite de Bourgogne aurait vécu plus tard sous le nom de Lucrèce Borgia et de Catherine de Médicis, — ce système donnerait raison à ceux qui prétendent que l'humanité est un cercle immense où les mêmes événements doivent à perpétuité se reproduire à intervalles égaux.

C'était un caractère rudement trempé que celui de cette Marguerite de Bourgogne, reine de

France et de Navarre, légèrement parricide, prompt à faire assassiner qui lui déplait ou à cesser de lui plaire et ne dédaignant ni l'adultère ni l'inceste; Phèdre, aux temps heureux de la tragédie antique, n'eût pas mieux fait, et l'innocente fille d'Alexandre VI ne désavouerait pas une certaine parenté avec elle. — On comprend l'attrait qu'a dû exercer sur l'esprit des romanciers et des dramaturges cette figure nettement accusée de Marguerite de Bourgogne; on comprend aussi le succès qu'obtint, il y a bientôt trente ans, la *Tour de Nesle* et le succès qui accompagne sa réapparition.

Ce serait une entreprise à peu près oiseuse de raconter ce drame à des lecteurs qui tous l'ont vu jouer ou l'ont lu. Qui donc, en effet, ne connaît cette histoire saisissante où se déroule cette série de crimes qui, à l'époque de Louis X, ensanglantèrent Paris et donnèrent à la tour de Nesle sa sinistre réputation. — Il n'y avait alors ni procureurs-généraux ni cours d'assises; les criminels étaient trop haut placés pour que la hache du bourreau pût les frapper, et la sombre tragédie dont le drame actuel n'est qu'un des épisodes vient se dénouer au fond d'un cachot où Marguerite, étranglée avec ses cheveux, paya sa dette de sang.

Nous avons raison de dire que la reprise de la *Tour de Nesle* serait une bonne fortune pour M^{me} Toscan. — Elle s'y est montrée ardente, passionnée, dramatique et implacable autant, sinon plus que nous ne l'espérons. — Assurément c'est la plus belle création qu'il ait été donné à M^{me} Toscan de faire à Lyon.

M. Lambert en cette circonstance s'est aussi maintenu à la hauteur de l'estime en laquelle le tient le public, et M. Laty a composé le person-

nage de Gauthier d'Aulnay avec cette vérité saisissante, d'expression et de caractère que cet artiste imprime généralement à ses rôles.

Les autres rôles du drame étaient tenus par MM. Dupré, Franck, Henri, Bardou et Martin; c'est dire qu'une bonne part du succès leur est due. — N'oublions pas M. Lureau qui, dans la *Tour de Nesle*, est un sire Raoul bien réussi.

Chamarin le Chasseur et le *Passé de Nichette* commençaient et terminaient le spectacle. — Agréable contraste entre le rire et les larmes; il y en a eu pour tous les goûts. Après les sanglots et les cris de fureur et de désespoir, les éclats de la gaité la plus folle, les quiproquos les plus ébouriffants. — *Chamarin* est un vaudeville à propos de bottes, où MM. Bardou, Berlingard, Gabriel, et M^{mes} Michon, Anna et Preher se livrent un assaut de gaité communicative et d'entrain qui ne laisse aux spectateurs qu'un parti, celui de rire et de crier : *bravo!*

Le Passé de Nichette nous était déjà connu, mais il a été revu avec plaisir et malgré l'heure avancée à laquelle finissait le spectacle le public n'a pas paru le moins du monde las quand il s'est agi d'applaudir MM. Duriez, Berlingard, Lureau et M^{lle} Gravière.

P. S. — Depuis la première représentation de la *Tour de Nesle*, M. MÉLINGUE a repris le rôle de Buridan. — M. Mélingue nous pardonnera si nous renvoyons à la semaine prochaine le compte-rendu de ses représentations, ce n'est ni oubli, ni indifférence; l'espace seul nous manque.

Mardi prochain, pour le bénéfice de M. Dupré: *le Pamphlétaire*, *la Fiancée du Mardi-Gras*.

CH. MAURIS.

l'équipage. Avec un mérite aussi transcendant, qui le classait parmi les hommes supérieurs, il était en outre le premier maître d'armes du bord, et l'on ne saurait croire quel prestige entoure parfois cette position sociale. Venaient ensuite deux Corses: Battista Trépani et Luigi Scarlati; puis un conscrit ayant nom Godet. Il est inutile de parler des autres.

Malgré l'allure digne et calme de nos coursiers, nous eûmes bientôt atteint le sommet de la petite montagne à laquelle sont adossés le fort et les maisons de Navarin. C'est l'ancien mont Oégalee. Alors, nous commençâmes à descendre, laissant sur notre droite le cap aride qui ferme l'un des côtés de la baie.

Le chemin, bordé de maigres bruyères, devenait de plus en plus uni à mesure que nous avançons, et devant nous se déroulait la plaine de sable à l'extrémité de laquelle est assise Modon. Nous allions entrer dans cette plaine, lorsque

nous aperçûmes quelques chèvres éparées sur le bord du chemin, parmi les blocs de rochers amoncelés à la base de la montagne, et, au milieu de ces chèvres, comme une suave apparition, une jeune Grecque d'une beauté ravissante. Un mouchoir de soie attaché sous son menton, abritait sa tête et encadrait son frais visage; un corsage bleu en forme de petite veste, orné de paillettes reluisantes et de broderies compliquées, dessinait les gracieux contours de sa taille svelte et flexible. Une jupe écarlate, aux plis abondants, qui ne descendait guère que jusqu'à mi-jambes, complétait son costume. La jupe, flottant par moments au gré du vent, ainsi que les noires tresses de ses cheveux, donnait à toute sa personne je ne sais quoi d'aérien, qui ajoutait à l'éclat et à la puissance de ses charmes. On eût dit une nymphe échappée des ruines de la Grèce païenne.

— C'est étonnant, dit Battista, quand nous l'eûmes dépassée, comme elle ressemble à une

jeune fille de mon pays!

— C'est ce que je pensais, répondit Luigi, en rougissant.

— Mais, ma Bianca est plus jolie encore, reprit Battista. **JAVIA XUE**

— Ta Bianca! s'écria Luigi. Ce n'est donc pas de Bianca Moretto, de Bonifacio, que tu veux parler?

— Au contraire. C'est précisément d'elle qu'il s'agit.

— De Bianca Moretto, la fille de Giovanni Moretto, le pêcheur, qui demeure sur la place, près de la fontaine?

— Oui, encore une fois! Mais, *Fratello*, tu me dis cela comme si tu en étais fâché.... Je dois cependant me marier avec Bianca, à mon retour.

— Tu te vantes, Battista! Bianca ne peut pas l'avoir profané cela. CASIMIR HENRIEY.

La suite au prochain numéro.)

CAUSERIE PARISIENNE.

Craignez-vous les voleurs, n'allez pas à Bagdad, n'allez pas aux environs de cette capitale de l'Orient; vous me direz peut-être qu'à Paris vous n'êtes pas plus en sûreté, à Paris ou à Lyon; je serai probablement de votre avis, les coupeurs de bourse, les voleurs en wagon, et les voleurs de grand chemin abondent dans nos grandes villes, mais je suis aussi de l'avis de MM. Philippe Gille et Furpille, qui m'enseignent qu'en Orient les grands justiciers du trône, les vizirs et les honnêtes cadis, se font bandits la nuit après avoir rendu la justice tout le jour. Vous me direz encore, ami lecteur, qu'il n'est plus expert à reconnaître un voleur qu'un autre voleur; non, n'essayez pas d'excuser mes infâmes cadis, oyez plutôt l'histoire qu'on m'a contée hier, que je vais vous conter aujourd'hui et dont je suis encore tout tremblant.

Il y avait une fois (ceci commence comme un conte de fée), il y avait une fois deux cadis qui demeuraient non loin de Bagdad. Tout le jour, saints hommes s'il en fut jamais, ils rendaient la justice, allaient faire leurs prières à la mosquée, distribuaient quelques menues aumônes, se faisaient bénir de tous leurs justiciables; mais la nuit, oh! la nuit, c'était bien autre chose, à l'insu l'un de l'autre, ils détroussaient les voyageurs, les laissaient nus dans les chemins, mourants de faim et de froid, pensant que de plus charitables qu'eux auraient pitié des pauvres volés.

L'un d'eux, Badoukoubour, avait une fille, jolie, jolie comme les amours. Le fils du kalife, envoyé pour inspecter les provinces, est dévalisé par Badoukoubour et son complice; trouvé à moitié mort par Nourreddin, la fille du cadi, il est recueilli par elle et en tombe éperdument amoureux. Mais voici bien une autre affaire: le fils du kalife a reconnu dans ses deux voleurs les deux justiciers, il se fait reconnaître et leur ordonne de trouver le coupable. Transes et dangers courus par les deux voleurs non, je veux dire cadis, amour d'une part, amour de l'autre, le dieu malin arrange toute l'affaire; les amoureux s'épousent, et les deux cadis, non, je veux dire les deux voleurs, ne sont pas pendus. On vapote, on pille, on chante, on pleure, on rit, les situations drôles s'emmêlent, s'enchevêtrent et se débrouillent enfin à la satisfaction de tous, de toutes. Toute la critique a ri, mais a ri d'un franc rire, laissant de côté pour cette fois le visage renfrogné, l'humeur massacante que

veulent bien lui prêter les mécontents et les impuissants des lettres et du théâtre. Il faut le dire aussi et le dire bien haut, nous n'avions pas affaire à tous auteurs lançant leur premier ouvrage devant un public plus ou moins bien disposé.

b — 1er

M. Philippe Gilles est un enfant gâté des Bouffes; *Vent du Soir*, *l'Hôtel de la Poste*, deux revues de fin d'année lui avaient acquis tous les bravos du passage Choiseul. *Les Valets de Gascogne* et *les Deux Cadis* lui ont donné une entrée vraiment triomphale au Théâtre-Lyrique. Si M. Philippe Gilles est aujourd'hui un de nos bons librettistes, je dois bien aussi lui reprocher quelques spirituelles peccadilles, car on n'est pas parfait en ce monde, même ou plutôt surtout les gens de théâtre. Donc, M. Philippe Gilles, non content de porter ses œuvres aux Bouffes, au Lyrique, aux Français, confectionne des affiches; M. Gilles se fait le prince de la réclame. Oui, chers lecteurs, j'ai vu, vu, de mes propres yeux vu, dans les salons du maestro Offembach, une grande affiche de deux mètres de haut, annonçant à tous venants les splendeurs et les festins qui y ont lieu. Tirez-vous de là, librettiste! La musique des *Deux Cadis* avait été confiée à un jeune compositeur ignorant encore des anxiétés et des ennuis de la scène. Sa première bataille a été une victoire; souhaitons-lui qu'il en soit ainsi de la seconde.

Aimez-vous au contraire les chansons? Courrez aux Variétés, vous y verrez, messieurs et mesdames, vous y verrez Cadet Roussel et ses trois filles, puis ses trois gendres, puis les trois amoureux, puis ses trois chats, ses trois chiens, les trois chaises, les trois caves, le roi Dagobert, M. de la Palisse et la fée des chansons. Dans cette singulière pièce, ce pot-pourri de vieux refrains, chers à nos premiers ans, le parterre accompagnant l'orchestre et les acteurs; on y chante et on y danse au premier acte, on y danse et on y chante au second acte et c'est encore la même chose au troisième; on ne rit plus, on se tord; la salle a tout l'air d'une réunion de convulsionnaires, et je crois que les Variétés désespérant de mes semblables ont résolu de les faire mourir de pamoison. Ce serait moins bête après tout que de s'aller balancer au bout d'une corde à l'ombre des grands bois, ou bien encore de se faire sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

J'aurais voulu finir par la nouvelle pièce de Pôdon, *le Portrait d'une jolie femme*, mais *Tanhauser* me réclame, *Tanhauser* me poursuit, *Tanhauser* me tinte encore aux oreilles!

Mercredi a eu lieu à l'Académie impériale de musique la première représentation du *Tanhauser*, de Richard Wagner, qui avait été retardée par les indispositions successives de M^{me} Tedesco et de Neumann. Il paraît bien difficile à des oreilles françaises, aimant la musique italienne, que le charivari allemand de Wagner puisse s'impatroniser en France.

Voici nos impressions à cette 1^{re} représentation, et nous croyons aussi pouvoir dire celles de toute la salle. Le spectateur est d'abord surpris; il attend avec patience, car le spectateur parisien est très-patient. Il attend, disons-nous, un motif quelconque qu'il puisse applaudir; point. Le premier acte se passe en gammes discordantes; le spectateur est suffisamment énervé; enfin, dit-il, le second acte va sans doute nous dédommager du premier, attendons, avant de porter un jugement définitif. — SECOND ACTE! Gammes discordantes, accompagnement de cymbales et de chapeaux chinois; alors, le spectateur trépigne et croit que l'on se moque de lui, il n'attend pas le troisième acte, il court précipitamment, mais en vain la musique de l'avenir le poursuit quand même. Il aura pour huit jours les croches et les triples croches dans la tête, impossible de sortir au risque de se faire écraser. Tel a été notre opinion sur cet opéra! Est-ce faute d'intelligence ou par haine du nouveau; est-ce parce que M. Wagner est venu, lui et sa musique, un siècle trop tôt...

Ce qui sauvera cet opéra d'une chute trop prompte, c'est la marche du *Tannhauser*, marche sublime, œuvre de génie d'un homme de génie, car M. Wagner, malgré ses graves erreurs sur la musique de l'avenir et malgré la critique, sera toujours pour nous un homme de grand talent; du reste, nous connaissons depuis longtemps l'œuvre magistrale du Maestro. Nous avons entendu cette marche du *Tannhauser* aux magnifiques concerts qu'il avait donnés dans la salle des Italiens.

La place nous manque. Au prochain courrier, une étude sur les magnifiques salons de M. Bellarius.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

CIRQUE MARSEILLAIS.

Toujours du nouveau! Telle est la devise que semble avoir adoptée le Cirque Marseillais, puisqu'à chaque représentation les spectateurs sont sûrs de trouver quelque nouvelle surprise. C'est ainsi que, lundi dernier, a eu lieu le début d'un

artiste hors ligne, M. James Cooke, écuyer anglais, élève de M. Rarey, le célèbre américain. Quoique le succès de M. James Cooke ait été grand, il grandira encore, nous en sommes certain, car il n'a pas encore donné toute la mesure de son talent.

Nous avons remarqué à l'une des représentations de cette semaine le jeune Alexandre, dont les exercices sur un cheval nu ont fait l'admiration de tous les spectateurs.

Ce soir a lieu une représentation extraordinaire au bénéfice des écuyères, et jeudi prochain aura lieu une représentation non moins brillante au bénéfice des clowns Pierrantoni. A coup sûr, notre public ne fera pas défaut à ces représentations, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro.

2911111

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS ET D'UN CHIEN.

1111111111

V.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

» Alors ils suivaient ces riches et généreuses caravanes : ils s'enfonçaient avec elles dans les montagnes, traversant toute cette route enchantée et sauvage qui a nom Bray, Cuniskerg, Zoudhtay, Laragh, Anamæ.

» On leur donnait toujours quelque penny, à ces éciérones si complaisants, si pittoresques!

» — Ils font bien dans le paysage, disaient les artistes.

» Puis, lorsque la récolte avait été bonne, séduits eux-mêmes à leur tour par les charmes de cette belle nature, ils se fixaient dans la vallée des Deux-Lacs, tant que duraient les provisions.

» Quelles bonnes journées insouciantes et joyeuses!

» On courait parmi les rochers et les ruines, autour des lacs, le long des ruisseaux ; la nuit, on couchait dans la grotte même de Saint-Kevin, ou bien à la belle étoile et dans la pierre de la Biche, ce berceau ovoïde, où la tradition rapporte qu'une biche venait tous les matins déposer son lait pour en nourrir un enfant dont le mère était morte. C'était la couche favorite de Georgette et de Georget.

» La forme arrondie de ce trou les rapprochait encore plus que d'ordinaire ; le sommeil leur semblait plus doux, poitrine contre poitrine, yeux contre yeux, enlacés comme deux jumeaux dans le sein de leur mère.

» Un matin, en s'y réveillant, ils restèrent tous deux frappés de surprise.

» Une femme en costume bizarre, au regard

étrange, se tenait devant eux, et les contemplait attentivement.

» C'était la vieille Phuca, la prophétesse mystérieuse, la sorcière vénérée qui prédisait l'avenir à tous les fils superstitieux de la naïve Irlande,

— Enfants! — déclara-t-elle après avoir longtemps examiné leurs fronts et leurs mains, — votre sort est de mourir jeunes!...

— Quel malheur! — soupira Georget, — pauvre Georgette... c'est si bon de vivre!...

— Pauvre Georget! — sanglota Georgette.

— Enfants, — poursuivit la sibylle, — la mort vous frappera tous deux ensemble, à la même heure.

— Oh! tant mieux!... s'écria Georgette avec une joie qui souriait à travers ses larmes, — tant mieux, nous ne nous quitterons pas!

— Vienne la mort, ajouta Georget, — puisqu'elle viendra nous coucher dans la même tombe!...

— Votre tombe, — ajouta la sorcière en étendant la main vers l'Océan, — la voilà!...

— La mer! — s'écrièrent les deux pauvres enfants avec effroi.

— Ne vous plaignez pas, enfants! — répondit l'étrange sibylle d'une voix si douce qu'elle semblait un chant mélodieux ; il est au fond de l'Océan une île tapissée d'or, et dont le ciel liquide étincelle sans cesse comme un soleil de diamants. Là se taisent éternellement les tempêtes et le malheur. Là, tout est amour, harmonie et délices. Là, vivent plus heureux que les rois de la terre, plus heureux que les anges du ciel, les matolots perdus, les pêcheurs sombrés dans les nuits noires, et les petits enfants engloutis pendant leurs jeux sur les galets du rivage.

— Mais je ne quitterai pas Georgette! — demanda Georget.

— Mais je ne quitterai pas Georget! — s'écria Georgette.

— Non, — répondit la vieille Phuca d'une voix plus douce encore, — non, mes enfants... la plus grande des joies de ce paradis de l'Océan, c'est d'y retrouver ceux qu'on aime... et l'Océan vous réunira tous les trois!..

— Tous les trois? — firent en même temps les deux enfants étonnés ; mais nous ne sommes que deux, madame la sorcière...

— Tous les trois!... — tous les trois! — répéta-t-elle en disparaissant à travers les ruines.

VI.

Ce singulier horoscope n'attrista nullement les deux pauvres petits ; mais il les intrigua beaucoup.

Quel était donc ce nouveau camarade, ce troisième ami qui semblait devoir s'associer à leur avenir?

Comme tout exprès pour leur apprendre, la première partie de leur prédiction ne tarda pas à se réaliser. L'ami en question, ce fut un chien.

Un pauvre petit chien abandonné comme eux, comme eux sans pitance et sans asile.

Il était même plus malheureux encore ; il lui manquait une patte.

L'accueillir avec force consolations et caresses fut la commune impulsion des deux enfants.

CHARLES DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

Le charmant chroniqueur de *l'Univers illustré* raconte l'anecdote suivante pour expliquer l'origine du mot *veste*, terme d'argot fort usité dans le monde artistique.

Messieurs les provinciaux et messieurs les étrangers qui me font l'honneur de me lire sauront que *veste*, dans le dictionnaire familier des coulisses, est synonyme d'insuccès. Tel auteur, tel comédien, tel théâtre a remporté sa veste, a-t-on coutume de dire lorsqu'il y a eu quelque part une chute dramatique. S'il vous plaît d'apprendre l'origine de cette locution bizarre, la voici :

C'était un soir, au théâtre du Vaudeville, on jouait je ne sais quelle comédie mythologique. Un berger et une bergère étaient en scène et débitaient des madrigaux dont la platitude éccœurait les spectateurs.

— Asseyons-nous sur le gazon, dit tout-à-coup le berger à la bergère.

— Non, répondit la bergère ; l'herbe est mouillée et j'ai peur de m'enrhumer.

— Qu'à cela ne tienne, reprit le berger ; je vais ôter ma veste, je l'étendrai sur l'herbe et tu pourras t'asseoir sur ma veste.

Parlant ainsi, il quitta sa veste ; ce que voyant, le public intervint dans l'action et s'écria d'une voix unanime :

— Veux-tu bien remporter ta veste, imbécile de berger!

Et l'on siffla à faire crouler les voûtes. Le berger, obéissant à une volonté si clairement manifestée, reprit sa veste, sortit de scène, et la toile et la pièce tombèrent du même coup.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.